

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Éros et ses fictions

Pendant longtemps, l'érotisme en littérature, comme en d'autres formes d'art, était considéré comme subversif, voire dangereux. Il heurtait la morale. Il mettait au jour ce qui restait caché. Il brisait des tabous. En 1856, Flaubert connaît les foudres de la justice, et le réquisitoire du procureur Pinard, qui juge le roman *Mme Bovary* d'un « réalisme vulgaire » et « souvent choquante la peinture des caractères ». Flaubert sera néanmoins acquitté et *Mme Bovary* connaîtra un énorme succès de librairie. Depuis, de nombreux auteurs sont passés par là, et sont allés bien plus loin en matière de mise en question de la morale bourgeoise, Bataille par exemple. Mais avant, il y a eu Sade, surtout.

Arrêtons-nous un instant sur le marquis de Sade. Mort en 1814, il a passé vingt-sept ans enfermé, au total, sur les soixante-quatorze années qu'a duré sa vie. C'est pour moi un cas limite. Son œuvre est restée clandestine pendant tout le dix-neuvième siècle et la censure officielle a duré jusqu'en 1960. Depuis, on peut parler de réhabilitation, et même de sacralisation avec son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1990.

« Il lui arrache les couilles et les lui fait manger sans le lui dire, puis remplace ses testicules par des boules de mercure de vif-argent et de soufre qui lui causent des douleurs si violentes qu'il meurt. Pendant ces douleurs, il l'encule, etc. » Encore ?

« Deux des démons l'approchent, montrent leur cul et le branlent, et il perd son foutre en jetant des hurlements qui couvrent totalement ceux des quinze patientes. Cela fait, il sort; on donne un coup de grâce à celles qui ne sont pas encore mortes, on enterre leurs corps et tout est dit. »

« - Oh ! Mon père ! Cette partie est si délicate, vous me ferez mourir.

- Que m'importe, pourvu que je me satisfasse. »

(Brèves citations tirées de *Justine ou les malheurs de la vertu*.)

Au moment où Sade est entré dans La Pléiade, je me souviens d'avoir rédigé une chronique dans laquelle je me demandais si Sade était vraiment devenu un produit culturel comme un autre et s'il était par conséquent pensable, voire souhaitable, de lire des passages du *Justine* ou des *Cent vingt journées de Sodome* à la radio, de les interpréter à la télévision et bien sûr de les commenter dans les lycées. J'avais reçu des lettres violentes, parfois insultantes, d'idolâtres du divin marquis qui me

trahissaient soit de réactionnaire, soit de chantre de la censure. Cela m'avait grandement étonné que le fait d'exprimer publiquement une certaine aversion pour l'univers sadien (ou sadique), qui dit « toutes tes souffrances suffisent à peine à mon plaisir, meurtre compris », et de poser quelques questions, puisse être entendu comme un appel à la censure...

En fait, il me semble que les scandales ne passent plus par les mots mais par l'image. Et c'est le cas depuis au moins deux ou trois décennies. Ainsi, la consécration de Sade, lors de son entrée dans La Pléiade, n'avait pas déclenché de grandes polémiques, alors que le film *La dernière tentation du Christ*, à la même époque, faisait hurler de rage la hiérarchie catholique, suivie par des bataillons d'ultras prêts à incendier des salles de cinéma, en raison d'une simple allusion au fait que le Christ aurait pu connaître l'érection et le désir.

Ainsi, pour nous qui écrivons, je crois qu'il serait très illusoire, et peut-être bête, de penser que nous risquons d'être mis à l'index pour cerner d'un peu trop près nos affaires de corps. Ni l'expression *trash* bégayant en quelque sorte dans l'écrit les outrances du porno accessible en deux ou trois clic ni, bien sûr, un retour à une forme de puritanisme ne constituent des chemins valables pour les écrivains. Nous sommes des architectes de l'imaginaire et non des producteurs d'images. Nous sommes des artisans du verbe et non des industriels du fantasme téléguidé.

Mais, quand on y pense, il n'est pas si évident de tracer une limite entre ce qui serait érotique et ce qui serait pornographique. Il y a seulement quelques jours, je me suis trouvé bien en peine d'expliquer clairement cette différence à ma fille de quatorze ans. Comme disait Breton, « la pornographie, c'est l'érotisme des autres ». Si je pose qu'en matière de sexe, par exemple, le réalisme cru, sans caresse du regard, et surtout sans esprit, est de la pornographie, je dois me demander aussitôt si un tableau aussi réaliste que *L'origine du monde*, de Gustave Courbet, est érotique ou pornographique. Pour moi, c'est un tableau érotique, mais mon jugement dépend peut-être de la consécration de Courbet, ou de l'idée que je me fais de la peinture. Je ne saurais considérer qu'un point de vue contraire soit forcément faux.

En tout cas, je suis convaincu que le fait de parler aujourd'hui de sexe dans un roman, un poème ou tout autre texte littéraire, n'a plus de vertu libératoire automatique, mais risque plutôt de participer à une surenchère. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'il faille s'en priver ou se l'interdire. L'ambition littéraire pourrait être aujourd'hui, thèmes érotiques ou non, dans le contrepied : exprimer ce qui ne saurait être montré, ce qui échappe à l'étalage, à la démonstration, au paraître. Fouailler au cœur de l'être, de sa singularité dans sa dimension universelle. Et produire ainsi, paradoxalement, une littérature qui fasse image, une image variable selon les lecteurs, insinuée et non assenée, et se recomposant sans cesse. Une image vivante née d'un texte vivant.

Nous avons à trouver l'articulation du plaisir de dire sans craindre d'aller là aussi où ça fait mal, et dans des formes propres à faire un peu reculer, si possible, le

formidable rouleau compresseur qui est en train d'uniformiser les chemins de l'expression et de la pensée.